

Les cinq séjours de Napoléon sur notre Littoral Maritime

par Albert de Burbure de Wesembeek

Membre de l'Académie de Marine

Un port désertique.

C'est sous le Directoire, vraisemblablement le 13 février 1798, que le général Bonaparte, voyageant incognito sous un nom d'emprunt, arriva pour la première fois à Ostende, venant de Boulogne, Ambleteuse et Calais. Il avait quitté Dunkerque dans la matinée et ne fit que traverser Nieupoort.

A Ostende le général en chef, le cou serré dans une cravate noire, portant l'habit à haut collet rouge avec de sobres broderies d'or et la ceinture tricolore, fut reçu par A. Wieland, négociant-armateur d'origine suisse qui, après avoir donné une assez vive impulsion au commerce de transit, était devenu président de la municipalité locale.

Selon une tradition familiale, Bonaparte logea à l'hôtel tenu, rue de la Chapelle, par l'ancien marin français Jean. Ce bâtiment qui devait, après sommaires transformations, devenir à notre époque l'Hôtel de la Marine, disparut au cours de la dernière guerre. Cependant, un vieil Ostendais nous a affirmé que le futur empereur français aurait passé la nuit, rue Longue, dans ce qui allait devenir le palais royal et où devait mourir Louise d'Orléans, première reine des Belges (aujourd'hui bureaux des Ponts et Chaussées).

A cette époque le port d'Ostende — qui sous la domination autrichienne avait connu une prospérité exceptionnelle, présentait un aspect particulièrement lamentable. En effet, le chenal, tout à fait envasé, n'offrait plus qu'un pied d'eau à la marée basse. Vu son impraticabilité, le trafic maritime était fort réduit. Seules circulaient 80 barques de pêche et une douzaine de navires affectés princi-

palement soit à l'importation du bois du Nord, soit à l'importation du sel brut. Ce dernier trafic avait pris de l'importance lors de la paix de 1794.

Bonaparte quitta Ostende, où il ne séjourna qu'un jour, le 14 février dans la matinée, pour arriver à Bruxelles le 16 du même mois.

Vu l'incognito dont il s'était entouré, on ne possède que peu de détails sur le séjour de l'illustre général en chef français. On sait cependant que, sous une pluie glaciale, Bonaparte visita les ouvrages militaires et remparts dont la ville était alors entourée. Il passa également en revue l'aile droite des forces françaises qui, sous les ordres du général Championnet, campaient à Ostende. Enfin il ordonna le très nécessaire dragage du chenal, qui ne fut d'ailleurs réalisé que très imparfaitement.

C'est probablement à la suite de cette visite que Bonaparte décida de remettre à plus tard son projet d'invasion des côtes anglaises. En effet, nous voyons qu'après le départ du « Conquistador » pour Bruxelles, Launay, agent local de l'administration de la Marine Française, leva subitement l'embargo sur les barques de pêche, contrairement à une mesure ordonnée précédemment en vue de la dite descente.

Cependant, le 19 mai 1798, la flotte britannique, dans le but d'empêcher la concentration militaire ordonnée par Napoléon en vue de cette descente, tenta un débarquement brusqué à Clemskerke. La tentative de détruire les écluses à Slykens fut vaine et 160 hommes de l'infanterie anglaise restèrent sur le carreau.

A la suite de ce fait, et aussi à raison de certaines intelligences existant avec les Alliés (la majeure partie de la population était austrophile) Bonaparte avait décidé la mise en état de siège de la ville. Il en résulta un arrêt complet des affaires. Ceci perdura jusqu'au 15 décembre 1802, époque où l'état de siège fut levé. La misère des habitants était telle que, en 1800, on ne trouva pas un seul adjudicataire pour l'affermage des contributions, tant le rendement de ces dernières semblait précaire.

Les fabriques de sel chômaient. Et seuls restaient en activité les petits chantiers de construction travaillant pour les besoins militaires. Enfin les nombreux négociants et consignataires étrangers — qui, au moment de la guerre d'Amérique étaient venus s'établir à Ostende — avaient tous abandonné leurs comptoirs.

La Chambre de Commerce d'Ostende.

Le 14 août 1802, la municipalité d'Ostende, à qui le nouveau régime avait fait certaines promesses concernant la résurrection du port, fêta la nomination de Napoléon comme consul à vie.

Le 27 avril 1803, Napoléon promulguait un décret en vertu duquel une chambre de commerce, composée de neuf membres seulement (André Van Iseghem, Laurent Solvyns, Alexis Perlaux, Georges Vieth, Henri Belleroy, Jacques Serruys, Charles Carpentier, Théodore Van Moorsel et Auguste Willard) était institutée à Ostende. Cette chambre déploya une grande activité pour faire renaître le commerce maritime. Mais l'état de guerre devait en partie annihiler ses efforts.

Le trafic vers les ports de la Flandre Française et Nantes, pratiqué par de petits caboteurs de très faible calaison, avait alors une certaine importance. Le sel français de bonne qualité, nécessaire à la pêche, occupait une grande place dans ces importations. Enfin des armateurs locaux envoyaient des navires en Méditerranée et aux Antilles.

Le premier Consul à Nieuport.

Au cours de l'été de 1803, le premier consul, laissant Joséphine à Gand, au milieu de fastueuses réceptions, se dirigea vers Ostende via Menin, pour se rendre compte, de visu, de l'état de notre littoral maritime.

Passant par Furnes, il arriva le 9 juillet 1803 (20 Messidor, an 11 de la République) à Nieuport. D'une lettre

qui se trouve aux archives de l'Etat de Bruges — lettre adressée au préfet et émanant de Herwyn, remplissant à Furnes les fonctions de sous-préfet du 2^e arrondissement du département de la Lys — il ressort que son entrée dans ce port fortifié se fit à 6 heures du soir.

Congratulé par le maire, F. Blankaert, et par ses adjoints, J. A. Gommers et F. De Brouwere fils, le premier consul, répondant aux discours d'Herwyn, affirmant le loyalisme des habitants, répondit : « Je crois que ce que vous me dites est sincère, les Belges ne mentent jamais. »

Notre sous-préfet note que les compliments du président du tribunal, du curé, du chef de l'arrondissement, ainsi que la demande du maire de Furnes en faveur de l'hospice de cette ville, furent également bien accueillis.

Napoléon s'informa de l'état précaire de la navigation et demanda des renseignements sur les Nieuportois participant à la guerre de corsaires. C'est à cheval que le futur empereur se rendit sur l'estran pour revenir une heure après, au quai du hâvre où il interrogea le « Kaey meester » qui répondit en flamand. Les réponses de ce modeste capitaine du port furent traduites par Blankaert.

A cette époque la garnison de Nieuport, qui était importante, souffrait de fièvres et autres maladies. Cette situation inquiétait Napoléon. Dom Mann, le savant chanoine des Chartreux anglais, auteur de « l'Ancien état de la Flandre Maritime et des Marais environnants » et d'un mémoire sur le port (il devait mourir à Bruxelles en 1809, secrétaire de l'Académie des Sciences), indiqua à l'illustre visiteur le moyen de corriger ces épidémies en tirant parti d'une source d'eau médicinale qui existait dans les entrailles de la ville.

Dans la soirée, Napoléon assista à un dîner offert à la mairie par le bourgmestre, au cours duquel la conversation roula sur la coupure pour la jonction de la Lys à l'Yser. Ce projet retint l'attention de Bonaparte qui promit de s'en occuper.

A Ostende il ordonne des travaux importants.

Enfin, à neuf heures du soir, le premier consul prenait congé de ses hôtes pour arriver à Ostende une heure après avec une brillante escorte. Le maire de la ville, Thomas Blake, d'origine anglaise, qui s'était porté à la rencontre du cortège, prononça un discours que le *Moniteur* du 2 Messidor an XI (14 juillet 1803) reproduit comme suit :

- « Citoyen premier consul,
» Daignez accepter les clefs de la ville d'Ostende,
» Si son état ne lui a pas permis de vous fournir une
» grande armée, vous ne dédaignerez pas sans doute celle
» de la députation du conseil municipal et des princi-
» paux négociants que j'ai l'honneur de vous présenter
» et de mettre à votre disposition.
» Placés près de vous, ils vous entretiendront des senti-
» ments de mes compatriotes, et vous vous convaincrez,
» Citoyen Premier Consul, que les nouveaux Français ne
» le cèdent pas aux anciens dans l'amour et la reconnais-
» sance qui vous sont dus à tant de titres. »

Assurément, cette harangue affectait une forme bien primaire mais, fraîchement naturalisé, Blake n'avait pas l'habitude de manier les finesses de la langue française.

Bien que le régime autrichien eût laissé à Ostende des souvenirs plutôt favorables, l'accueil fait au dictateur français par la population qui avait pavoisé, fut tel que, contrairement au programme arrêté d'avance, la visite resta moins brève qu'on ne le supposait. Après que le conseil municipal, qui lui fut présenté, eût exprimé le désir de voir construire une écluse de chasse, le premier consul accepta une requête du bureau de bienfaisance, tendant à pouvoir installer dans l'ancien couvent des sœurs noires un tissage destiné à occuper la population indigène.

Le port intéressait surtout Napoléon, il s'y rendit sans tarder. Par suite de la réduction forcée du flux et du reflux, l'ensablement ne pouvait être corrigé par les dra-

gages pratiqués. D'un rapide coup d'œil, Napoléon comprend que, pour conserver la praticabilité du hâvre, un système artificiel s'imposait. L'ingénieur lillois de Raffenu qui accompagne Bonaparte, lui présente alors les plans préliminaires d'un bassin de retenue et d'un bassin de chasse dont le jeu maintiendrait le mouvement dans les eaux du chenal. Le premier consul approuve et fixe lui-même l'emplacement de ce considérable travail d'art.

Sans doute, les ressources manquaient à la ville. N'importe : Napoléon décide l'aliénation des « schorrelanders ». Et c'est le produit de cette opération qui permettra à la municipalité de régler la douloureuse. Onze cents arpents de terre furent ainsi desséchés dans la suite.

Le premier consul qui voulait faire d'Ostende un des pivots maritimes à l'Europe Occidentale et s'emparer de Londres en débarquant brusquement l'armée rassemblée sur le littoral, ne manqua pas d'inspecter les troupes placées sous les ordres du général Davoust. Il décide qu'à partir du mois d'octobre, 25.000 hommes seront baraqués dans deux camps installés à l'Est et à l'Ouest de la ville. Enfin, il part le 22 Messidor (11 juillet), après avoir signé le décret suivant :

« Les ingénieurs des travaux maritimes feront les travaux nécessaires pour établir, à la tête de la jetée de l'Est, à l'entrée d'Ostende, une plate-forme capable de contenir 5 pièces de 30, ainsi que trois de 36, à la tête de la jetée de l'Ouest. »

Cette batterie, destinée à prévenir un débarquement de la flotte britannique — et qui subsista, devant l'actuel hôpital militaire, jusqu'en 1840 — fut baptisée du nom de Napoléon.

Les 500 questions de Blankenberghe.

Bonaparte, qui était parti d'Ostende dans la matinée de lundi, arriva à Blankenberghe vers 11 heures. Une lettre de L. Van Windeken, membre du conseil municipal, adressée au préfet de la Lys à Bruges, note que Na-

poléon quitta cette commune à deux heures de l'après-midi et que, pendant ce bref espace de temps, notre grand homme trouva le moyen de lui poser plus de 500 questions différentes sur le port et la pêche nationale.

Notons ici que le premier consul, qui était déjà venu à Blankenberghe sous le Directoire, en qualité de général inspecteur et qui devait y revenir plus tard, profita de son passage à Blankenberghe pour étudier le projet qu'il avait conçu de créer un canal devant partir de cette petite ville et relier Bruges à la mer.

On exécuta ultérieurement des sondages qui permirent d'élaborer un projet favorable. La chute de l'Empire réduisit tout à néant.

Déjà Bruges port de mer.

Poursuivant son voyage, le premier consul était déjà reçu à trois heures par les autorités de Bruges — ville où Madame Bonaparte avait elle-même débarqué à trois heures et demie. — S'il faut en croire le *Moniteur* du 23 Messidor, l'accueil fut très chaleureux. Voici ce qu'écrivit cette feuille officielle, où l'adulation était naturellement de commande :

« ...Sa voiture roulait au pas. Elle était environnée
» d'un peuple immense dont la joie s'exprimait en flamand qui s'interrompait souvent pour crier en du bon
» français : « Vive le premier consul ! Vive Bonaparte ! »

Il y a dans cette phrase finale une exagération voulue. Car la correspondance de certains magistrats flamands, prouve que, à cette époque, leur connaissance de la langue française était plutôt approximative.

A peine installé à la préfecture, Napoléon se renseigne de l'état du port qu'il veut important, sur la possibilité d'une liaison directe avec la mer qu'il rêvait de réaliser, et sur la capacité des petits chantiers de construction navale qui travaillaient en vue de l'invasion de l'Angle-

terre. S'informant de la pêche, on lui répond que Heyst ne compte que quatre barques.

A une heure du matin, le premier consul quittait Bruges pour Flessingue. Il en revenait déjà au début de la nuit suivante et couchait à Bruges du 13 au 14 juillet. Nous n'avons pu nous procurer des détails sur les entretiens qu'il eut dans la matinée avec diverses personnes. Toujours est-il qu'à six heures du soir, il était déjà reçu aux portes de la ville de Gand, par une garde d'honneur à cheval.

Une revue navale à Ostende.

Toujours hanté par son projet de débarquement sur les côtes anglaises, Napoléon arriva de nouveau à Ostende le 11 août 1804, venant en calèche de Boulogne et Dunkerque, par Furnes et Nieuport.

Comme les archives locales — détruites pendant la guerre actuelle — contiennent peu de précisions sur ce nouveau séjour de Bonaparte, il y a lieu de supposer que la visite se fit incognito. On sait qu'il passa en revue les 25.000 hommes concentrés dans les baraquements des dunes, à l'Est du chenal, à l'endroit où fut édifié plus tard le fort Napoléon, et qu'il admira l'ingéniosité des soldats qui, pour tromper leurs loisirs, avaient réussi à y établir des jardins floraux.

Il est certain qu'il alla en rade à bord de la flotte hollandaise de l'amiral Verhuel et qu'il inspecta les bâtiments de transport faisant partie de l'« Armada » de 1831 unités dirigées contre l'Angleterre.

Bonaparte, qui sans doute logea rue Longue, dans le même immeuble qui l'avait abrité en 1798, séjourna à Ostende jusqu'au 15 août pour retourner au Camp de Boulogne.

A cette époque, la situation du port d'Ostende semble peu brillante. Car le blocus international pesait lourdement sur le commerce maritime. Seul le système des li-

cences, exploité par des ingénieux commerçants peut, pendant quelques années, tempérer les conséquences de cette draconienne mesure.

Ajoutons cependant que, dans un rapport officiel, le préfet de la Lys déclarait que, malgré les prises de l'ennemi, Ostende possédait à cette époque 250 navires de toutes grandeurs, 35 chaloupes de pêche et 23 bateaux pilotes. Ces chiffres nous semblent exagérés.

C'est au cours de l'année 1805 que le 12 juillet, Napoléon signait un décret ordonnant la construction de l'écluse et du bassin de chasse, dont il avait arrêté les plans au cours de sa visite précédente de 1803.

La pose de la première pierre de cette écluse, que la postérité connut sous le nom de « écluse française », eut lieu le 23 septembre 1806.

Voici un extrait de la relation officielle de cette cérémonie :

« M. le préfet ayant placé le premier ciment, la truelle » fut passée entre les mains de divers fonctionnaires et » habituels invités. Et chacun appliqua le ciment dont la » pierre a été ensuite scellée à demeure. »

Il est à remarquer que cette même truelle en argent avait servi, le 6 juillet 1720, à poser la première pierre de l'Hôtel de Ville d'Ostende. Cette truelle devint, au hasard d'une vente publique, la propriété de feu M. Siebenaler, conservateur du Musée d'Arlon. Et c'est l'historien bruxellois, Charles Maroy, qui put l'authentifier, grâce à l'inscription « de Schoonanille », rappelant dans les fastes maritimes ostendaises, un nom particulièrement glorieux.

Signalons ici en passant que, le 26 août 1805, notre compatriote le général Van Damme, en récompense de sa brillante conduite à Austerlitz, avait obtenu de Napoléon une concession lui donnant le droit d'endiguer les terres au Sud et au Nord du Zwyn. C'est à la suite de cet octroi qu'une grande schorre, située au milieu du Zwyn, fut baptisée du nom d'île Van Damme.

L'empereur et l'impératrice quittent Bruges par le canal.

En 1810, la situation de la ville d'Ostende s'améliore un peu. Car, si le trafic maritime souffre toujours du système continental du blocus, ce même système favorise cependant l'éclosion de quelques industries locales. La fabrication des cordages, les ateliers de voiliers et la construction navale prennent de l'extension.

C'est au cours de cette même année 1810, que l'empereur profite de son mariage avec Marie-Louise pour visiter une quatrième fois notre littoral.

Venant de Gand, le couple impérial arrive le 18 mai à Bruges. Mais, tandis qu'à midi l'impératrice faisait son entrée par la porte de Sainte Croix, l'empereur surgissait par la porte de Damme. A Bruges, Napoléon s'intéressa immédiatement à un projet de liaison entre cette ville et Breskens.

Le surlendemain, au matin, les augustes visiteurs quittaient Bruges à bord d'une barque pavoisée « conduite par un pêcheur de Blankenberghe habillé dans un costume encore aujourd'hui en usage », relate un narrateur de l'époque.

Une barque bi-centenaire.

Cette jolie barque, que nous avons personnellement connue, alors qu'elle faisait sous le nom de *Wilhelmina* un service purement commercial entre Gand et Bruges, avait été construite tout au début du XVIII^e siècle. Et c'est seulement en 1908 que cet échantillon bi-centenaire de la construction navale belge fut vendu pour démolition, moyennant la somme de 250 francs.

C'est le 21 mai, à 11 heures du matin, que la vénérable embarcation s'arrêtait au Sas de Slykens. La *Gazette van Brugge en van 't Departement van Leye* du 23 mai 1810, fournit, sur cette arrivée, les détails suivants :

« Les beautés du canal qui sépare Bruges d'Ostende et dont les rives étaient occupées par les populations, les

magistrats et les gardes nationaux accourus en foule, constituaient un prestigieux spectacle. A peine débarqué, l'empereur à cheval parcourut la côte. Et, à son retour, les souverains accompagnés du Roi et de la Reine de Westphalie, montèrent dans une barque conduite par les marins de la garde et visitèrent chenal et bassins. »

Une journée bien remplie.

Ajoutons à ce récit que le premier soin de l'Empereur, lorsqu'il monta à cheval en débarquant à Slykens, fut de se rendre à la batterie dont nous avons parlé plus haut. Un tableau du peintre ostendais Hansoul — qui se trouvait avant la guerre à l'actuel Musée du fort Napoléon — représente l'impérial cavalier se rendant, précédé d'une estafette, à travers les dunes, vers la batterie installée quelques années auparavant par le Maréchal Davoust, batterie qu'il allait faire remplacer plus tard par l'actuel fort Napoléon.

La visite du bassin étant terminée, le canot impérial aborde au côté ouest du musoir. Et c'est là que le cortège impérial, précédé d'une garde d'honneur à cheval composée de jeunes gens appartenant à des familles notables (François De Bal, Henry Serruys fils, Balthazar Van der Heyde fils, François Belleruche, Pierre Dony, Charles De Cleir, Theo Fotrell et Léopold Ocket) fut complimenté par les autorités communales.

André Jean Van Iseghem, maire depuis 1805, remit à l'empereur les clefs de la ville. Puis l'impératrice se dirigea en voiture, par les rues abondamment décorées de guirlandes et de fleurs, vers le palais qu'on avait aménagé rue du Quai, 12, dans l'immeuble occupé par E. Lankswert. Et c'est là (cette demeure devint plus tard l'« Hôtel de France » puis la « Banque Staessens ») que le couple impérial passa la nuit. Quant au Roi et à la Reine de Westphalie, qui faisaient partie du cortège impérial, ils logèrent, 30, rue de la Chapelle, dans l'hôtel particulier du négociant-armateur F. De Bal.

Pour sa part, en quittant le musoir, l'empereur avait

préfééré remonter à cheval, afin de visiter les travaux de l'écluse de chasse qui allait être inaugurée sept mois plus tard.

Après un entretien avec les officiers d'état-major de la base navale d'Ostende — où sans doute il dut reparler de son obsédant projet de descente en Angleterre — Napoléon ordonne d'édifier, dans les dunes, à proximité de la rive Est du chenal, un fort imposant dont il possédait les plans. C'est ainsi qu'à partir du mois de juillet suivant 500 prisonniers de guerre espagnols, venant d'Anvers, procédèrent aux terrassements de cette historique redoute qui devait coûter 726.000 francs. Une autre redoute fut également commencée en même temps à l'endroit — tout à fait opposé — où se trouve aujourd'hui ce qui reste de l'hippodrome Wellington.

Le soir, les souverains vinrent à l' «Hôtel du Commerce» (aujourd'hui Collège Notre-Dame), qui était à cette époque le local de la vieille et toujours vivante Société Littéraire. Ils furent reçus par le Maire, entouré de Mesdames Van Iseghem, De Bal, De Vette, Van der Heyde, Muscar, De Cleir, Serruys et Lanksweert. Ces dames étaient les organisatrices d'un bal de gala pour lequel elles avaient recueilli, par souscription, une somme de 2.800 francs. Ceci permit de donner à cette fête toute la somptuosité voulue.

Le lendemain, à 7 heures du matin, avant le départ du cortège impérial, l'empereur épingla lui-même sur la poitrine du maire, l'étoile de la Légion d'Honneur. Puis les illustres visiteurs prennent la route de Furnes où, après un bref arrêt, nous les voyons partir pour Dunkerque.

Au Fort Impérial.

Le 21 septembre 1811, Napoléon voyageant dans une calèche à deux compartiments, et accompagné du général de Caulaincourt (dont les mémoires publiés avant cette guerre, fournissent d'intéressantes précisions à cet égard),

fait une cinquième visite à Ostende, où il arrive par Slykens. A trois heures du matin, il monte à cheval et, par une pluie battante, inspecte les travaux des fortifications et ceux d'un fort impérial dont les murs de soutènement étaient terminés sur une hauteur d'un mètre.

Le souvenir de cette visite a été évoqué par une toile du peintre contemporain ostendais René Hansoul, représentant l'empereur à cheval ayant à son côté le général de Caulaincourt, Duc de Vicence, examinant le paysage du sommet d'une dune. Ce tableau rétrospectif fut placé, avant la guerre actuelle, dans le musée installé alors à l'intérieur de l'imposante redoute qui porte aujourd'hui le nom de l'empereur. Le dit fort Napoléon fut seulement achevé et rendu habitable au début de l'été 1813.

Au cours de cette inspection, l'empereur se montra de méchante humeur, parce que, désobéissant à la consigne donnée, on avait ouvert les portes de la place fortifiée, afin de permettre aux soldats d'ovationner leur idole. Toutefois, suivant un rapport du Colonel Ardent, Napoléon, après avoir examiné soigneusement les plans qui venaient de lui être soumis, exprima à ce dernier toute sa satisfaction pour les travaux accomplis.

Après cette visite, l'empereur, qui avait logé rue du Quai, chez le colonel Baron Dellard, commandant d'armes d'Ostende, repartit le même jour pour Breskens où il arriva à cheval, par l'estran, à six heures du soir.

Dans le but d'établir des moyens de défense, Napoléon fit encore, le 23 septembre, en barque de pêche, une reconnaissance au large du Zwyn ensablé. D'après le livre que publia, en 1839, Charlotte de Sor sur « Napoléon en Belgique », à l'issue de cette visite, l'Empereur ordonna le creusement immédiat, par des prisonniers espagnols, du canal dit Napoléon (actuel canal de Bruges à l'Écluse).

Désormais, le littoral belge ne devait plus revoir l'homme des grandes tempêtes. Déjà alors, l'astre impérial avait singulièrement pâli. Moins de quatre ans après, Waterloo allait tout consommer!